

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Jacques Magendie

Le 19 octobre 2002

Discours de bienvenue de M. l'abbé Jean Bégarie, de l'Académie de Béarn

Monsieur le président, amis du
Parlement de Navarre, mon cher
Jacques,

Immobilier. Je crois que pourrait me suffire jusqu'à la fin de
mes jours le bonheur d'une bibliothèque dont on est à soi seul
toute l'abeille. Immobilier. Toi qui me connais si bien, oserais-
tu dire qu'en parlant ainsi j'exagère mon sentiment ? Nous

avons appris tous le soupir de Rimbaud : « *Reître, j'aurais bivouaqué sous les nuits d'Allemagne.* » Tandis que, très différemment de Rimbaud, je me tourne plutôt vers le moine illustrateur que j'eusse été, pour toujours immobile sous l'emprise de l'initiale illuminée dont il fait sonner la fanfare. Immobile. Aussi était-ce en vain que tu m'invitais toujours à un après-midi de ta demeure, ou mieux de ton territoire mental. Et les ans se seraient enfuis et jamais cette heure que nous sommes en train de vivre n'aurait existé si, attentif à mettre ses pas dans tes pas, notre actif président, qui ne voyait en moi qu'un trop farouche, et peut-être rugueux ermite, n'avait décidé de franchir mon seuil. Évidemment, vous comptiez me demander quelque chose. Quoi au juste ? Bien enclos dans mon âme septentrionale, je me sais capable des élans les plus irréfléchis, aux jours de pluie. Comme Tibulle : ombre juvante. Or, il pleuvait immensément le 5 février de votre visite. J'avais résolu de me méfier. Et pourtant rappelle-toi combien mes propos iraient tout de suite, à ta grande surprise et à la mienne, jusqu'à interdire à M. Ebrard que nul autre que moi put prononcer ton éloge, puisqu'il s'agirait bientôt de te recevoir parmi nous. La date dont nous convenions était si loin que sans mesure j'illuminais mon présent de toutes les facilités de l'avenir. Mais les jours ont passé. Et ce Parlement de Navarre, nous y sommes.

En attendant ce 19 octobre, avec quel plaisir nous serons-nous retrouvés dans cette auberge un peu maquignonne, mais élue par moi entre toutes parce qu'elle me pousse à la confiance. Et là, toujours à la même table, en préparant ensemble cette heure d'entretien, comme il nous aura été agréable d'observer dans nos vies (à travers dix, vingt similitudes et autant de coïncidences continues), d'abord l'assistance d'une maison conçue par chacun de nous comme un repère stable au milieu

du temps qui s'enfuit ; puis, animés d'une même spiritualité, deux grands oncles prêtres qui, l'œil et l'oreille à tout, décident de beaucoup de choses, dans l'ombre de nos familles ; et aussi le même collègue de notre adolescence, celui de Saint-Jo ; et encore le pontificat de nos 25 ans, si méprisé de beaucoup, mais duquel nous aurons su tirer de si décisifs avantages qu'en bénir quotidiennement le Seigneur par la douce parodie d'un Pontificat, *Pontificat anima mea Dominum*, ne serait que justice. Et tant d'autres identités de circonstances faciles à établir dans tout ce qui va suivre : depuis l'amour des vieux papiers et des vieux livres jusqu'à cette dernière lampe de solitude près de laquelle, dans les grands soirs de l'âme, il nous revient si peu de tout ce qui avait paru tellement vrai sous les soleils du midi de notre jeunesse. Que d'impressions en moi qui se bousculent. Je devine le tri qu'il m'y faudra faire. A coup sûr, je ne serai pas en lutte contre la pauvreté.

Je reste marqué de la vérité de Taine lorsqu'il affirme que, tel l'animal d'après sa coquille, on connaît l'homme selon la maison où il a vécu. Aussi, désireux de parler de toi avec justesse, pouvais-je ignorer plus longtemps ta solitude de Lescar ? Vaste voyage que de m'y rendre, alors qu'un plein me fait deux trimestres et que je fais sourire en secouant mon réservoir, dans la crainte que le super n'y soit en train de revenir à son état fossile de bitume biblique. Ta maison ? Comme on est heureux de se dire qu'en voilà une encore qui ne sort pas du dernier gaufrier de nos architectes. Au point que sur la dalle du seuil, afin de me mettre en harmonie avec elle, je me suis projeté un instant très loin dans l'autre siècle, comme si j'allais te rencontrer là-dedans sous les espèces, par exemple, d'un juge de paix - de quoi tu étais digne avec, dans un petit coin de ta cervelle, beaucoup de chicane et la généalogie d'un chacun. Oui, à croire que j'allais trouver dans

le vestibule, pendus à la patère, la canne de jonc et le canotier de ta dernière promenade. En réalité, j'étais averti et je savais des amas de livres prêts à m'accueillir dès la porte d'entrée. Oui, partout des livres qui vous font comprendre d'abord qu'ils ont ici tous les droits et que tu y consens d'autant mieux que, de la télé à la gazinière, ils recouvrent tout d'intelligence : les chaises, les tables, la méridienne, les guéridons et jusqu'aux très beaux fauteuils Directoire-Empire, légués par le grand-oncle, et dont le cramoyisi semble vivre encore des grands soleils de Messidor.

Plus tard, de retour chez moi, en cherchant dans mon insomnie de quelle légende se pourrait accompagner la photo qui livrerait l'entassement de tant de merveilles, je ne trouverai bizarrement rien de mieux que ce titre d'un recueil de Jean Follain : *Usage du temps*. Car nous ne connaissons, mon cher Jacques, qu'un seul moyen de tirer profit du temps : s'ensevelir dans un livre, même qu'il ne soit pas de fer vêtu, comme le voulait Des Esseintes. Ainsi restons-nous un peu de l'école de Pline le jeune qui persistait dans l'étude de je ne sais quel orateur grec pendant que Pompéi, à l'horizon, disparaissait sous les cendres. Et il ne me déplait pas d'affirmer ici que lire de la sorte, lunettes au cerveau comme Pline, révèle en nous un goût qui s'attache aux réalités plus qu'à la contingence des choses. Il n'y a pas de doute : pour nous, vivre c'est lire.

Pourtant il arrive que, l'outil à la main, tu sortes de ta bibliothèque à seule fin de redresser les torts de la nature. Et pour cela, tu as prévu les vingt rosiers et les trois tilleuls profus dont s'agrémentent ta petite cour. Comme je veux croire que cet *angulus* te suffit pour créer, entre Lescar et toi, un grand morceau d'espace endormi. Rappelons-nous Apollinaire et les quelques fleurs de son balcon de Paris, qu'il voyait penchées comme la tour de Pise. Ainsi la pliante beauté d'une

rose sur son balcon le conduisait-elle, au-delà de tous les parcs du monde, silencieusement jusqu'à Pise. Comme toi jusqu'à Vendômois quand tu sais retrouver, à travers les pensives roses du 4 de la rue Maubec, celles du prieur de Saint-Cosme, l'archidiacre Ronsard. Et les fleurs dorées de tes trois tilleuls, comment ne te conduiraient-elles pas sur toutes les tendres routes du lied allemand ? Je ne me trompe pas en te prêtant de telles formes de rêverie. Depuis longtemps, j'ai pris ta mesure. Que tu sois pour d'autres l'homme poussiéreux des vieux papiers et des vieux livres, l'amateur qui trouve dans le goût des détails les trois quarts de son bonheur, le maniaque savant capable de vérifier des vérités infinitésimales, loupe en main, certes. Mais tu peux être aussi le poète de plein air, un peu lamartinien, qui par les belles soirées demande à l'angélus de sa cathédrale d'éclairer son secret domaine intérieur.

Je viens de dire un peu lamartinien. Plutôt beaucoup si je songe (« *Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?* ») à ta sensibilité ample et pure relativement aux choses. Je m'explique. Le lendemain de ma visite, je t'exprimai par un petit mot le regret de n'avoir pas entendu le tic-tac de ton horloge- une belle comtoise, apparemment négligée au point de disparaître presque derrière des amoncellements de livres. M'étais-je trompé en t'accordant une immense affection immobilière pour tout ce que t'ont légué les ancêtres ? Ou encore ne conserverais-tu certains objets qu'avec paresse, en les mettant de côté pour plus tard ? Ta réponse à ma lettre allait venir très vite, par téléphone. « *Entends-tu ?* » Il n'y avait pas de doute. L'écouteur placé sur le coffre de ta comtoise, c'était bien son cœur qui battait. Une goutte d'huile avait suffi pour lui donner toute son onction au-dedans. Mon cher Jacques, comment n'aurais-je pas senti dans cette goutte d'huile une merveille de tendresse et d'ingénuité. J'aime ce

geste à travers quoi tu te repens tout à coup d'avoir été mauvais gardien d'un passé qui t'a été confié. En somme, avec toi, c'est toujours et partout le chapitre VI de Saint Jean qui revient à la mémoire : *Ne pereant*, que rien ne soit perdu. Ainsi ne perds-tu rien. Jusqu'à pouvoir donner, avec quelle abondante faculté d'amour, toutes les précisions que l'on veut sur tes ancêtres - comme l'abbé Pataa, par exemple, ton grand-oncle dont il me faut parler ici. Nous avons aperçu un peu plus haut dans mon éloge le cramois Messidor de ses fauteuils Empire. Je vais aller vite. Né en 1879 et vicaire à Saint-Martin de 1905 à 1923. Vicaire à Saint-Martin ne l'est pas qui veut à cette époque-là, où l'abondance du personnel diocésain est telle que la moindre paroisse du Béarn a son curé. On peut choisir là-dedans. 1905 : notre Evêque est alors Sa Grandeur. Et Dieu sait combien Sa Grandeur réside alors à Bayonne avec des airs de grand satrape et comme de petites fièvres de sang bleu (« *Que ces temps sont changés* », comme on dit dans Racine!). 1905 : heureuse époque où les balances épiscopales étaient à ce point délicates qu'elles s'affolaient dans la pesée de la moindre malice. Sa Grandeur ? Pourquoi pas Sa Sévérité. Une Sévérité montée toujours sur des échasses, fut-il même question d'un détail vestimentaire aussi futile que le port du rabat. Ou encore des broutilles de liturgie, plutôt oiseuses. D'où certains prêtres envoyés dans le coin le plus ingrat du diocèse ; et là, dans leur solitude, parce qu'ils avaient touché par détresse à l'alcool, on les laissait maintenant finir dans la gueule de bois du découragement et de la rancune. Pourquoi, à cet endroit de mon texte, cette embardée soudaine vers ce coin du diocèse, notre Vic-Bilh ? Sans doute parce que j'aime à penser par contraste. Et le contraste est grand entre ce prêtre, là-bas, du d'Arrosés, tombé dans l'hébétude à force de ne servir à rien, et le vicaire de Saint-Martin dans l'émerveillement d'à peine suffire à

tout. Car ton grand-oncle vit dans un véritable surmenage de messes, confessions, communions, saluts, chapelets, Sacré-Cœur et Sainte Vierge et Saint-Rosaire-sans compter (Déroulède et la Ligue des Patriotes ne sont pas loin) les coups de clairon et les roulements de tambour du patro qu'il vient de fonder. Et pourtant, lui arrive-t-il de penser, ce Culte de surmenage, cette espèce de chevaux de frise sacrés dans quoi il se trouve pris, est-ce là vivre en Dieu ? Peut-être ne peut-il s'empêcher certains soirs, ses poumons fatigués de l'ypérite respirée du côté de la Somme, de songer plutôt à cette pâque de bon air qu'est la personne de Jésus se promenant, à l'aube, sur les bords du lac de Tibériade. Aussi plus tard, successivement curé des pensives paroisses d'Urt et de Morlaàs, ayant appris à vivre avec le silence (rappelons-nous Pascal : « *il faut se tenir eu silence autant qu'on peut* »), se reposera-t-il des solidarités bruyantes de son patronage en restant souvent tout seul en adoration dans son église. Jusqu'à l'étoile du berger, comme le précise l'éloge prononcé au lendemain de sa mort par l'abbé Durruty. Cette étoile en laquelle, je veux croire, il trouvait avec sa foi un peu naïve (et c'est la mienne) un reflet chrétien des trois rois de Chaldée. Et maintenant décembre 1948. Morlaàs reste une petite ville pénétrée de campagne. Les coqs se sont endormis. L'abbé Joseph Pataa vient de répandre dans son bol de lait (après tout le *Bulletin diocésain* n'en fait-il pas la réclame ?) une pincée de sel de Vichy. De même que, fidèle chaque soir au même geste, mon grand-oncle avait compté quelques années plus tôt ses gouttes lévonniennes. Cher Jacques, toi à Morlaàs, moi à Gomer, nous aurons été témoins de ces moments (et nous en vivons encore) où nos grands-oncles, tirant le verrou du soir, se couchaient en Dieu.

Ce grand-oncle, tu as 20 ans lorsqu'il meurt en juin 1949. Tu viens à peine de quitter le collège de Saint-Jo où il t'avait

conduit en octobre 1940, tout simplement parce que le Supérieur en était alors un de ses amis d'ordination : le chanoine Pébroc. Je garde bien des souvenirs de lui, dont le plus vif reste son mépris des Romantiques traités comme des chiffonniers des lettres. Et n'allait-il pas même jusqu'à hennir contre une George Sand qui s'habillait en homme et qui, pour mieux prolonger la chose, enfourchait à cru son cheval ? Pourtant, je veux croire qu'il eût béni ce pantalon-là si, à la faveur d'un impossible bond en avant dans la suite des années, il avait vu son Petit Séminaire rempli d'apprenties-sorcières à mini-jupes ; et, face à mon pupitre de surveillant, chacune provocante avec ses quinze à vingt centimètres de défi au-dessus des genoux. Ô tempora ! Combien d'entre nous auront pu observer les changements les plus complets là même où ils paraissaient les plus impossibles. Mais que t'importe notre chanoine quand Saint-Jo ne fut et ne restera toujours pour toi que l'abbé, plus tard chanoine, Jean Bernard dont, si j'étais caricaturiste, je résumerais d'une lippe désenchantée toute la personne. La lippe de Pococurante, ai-je pensé quelquefois. Un Pococurante toujours à faire la moue. Car rien, semblait-il, ne lui pouvait plaire. Et pourtant c'est bien de cette moue, de cette lèvre désabusée que tu allais recueillir la plus salubre des confidences. À savoir que le cours de philo de ce matin-là, sur l'Action de Blondel, n'avait été conçu d'abord, que pour toi seul. Tu connais ton Pascal : « *Que celui-ci boit bien, que celui-là boit peu. Voilà ce qui fait les gens sobres ou ivrognes.* » De même, croire à l'intelligence de l'autre, n'est-ce pas la provoquer et la faire naître ? Ainsi allais-tu te sentir de plus en plus capable de suivre ton professeur dans ses numéros de haut trapèze volant. Et que le premier, il ait éveillé de son rayon, la cime pensante de ton être, quelle reconnaissance- et qui persiste, alors que tu t'appliques à réunir, dispersés au lendemain de sa mort, tous

les cahiers de notes de ce Pouget dont tu devrais songer à devenir un peu le Guitton.

Dans la préparation de son travail, il bourrait, tassait à l'extrême-comme s'il ne croyait pas au passage de l'oiseau bleu pour lequel les poètes réservent toujours leurs plus belles marges ; comme s'il n'était jamais sorti des années de guerre et que le papier restât d'une acquisition difficile. J'ai su qu'il avait recopié dans sa jeunesse certain gros ouvrage avec un soin méticuleux. Par humilité d'esprit ? Ou pour mieux se communiquer les liaisons et la souplesse de pensée d'un mail t e dont il sentait tout le prix ? Ou encore comme un peintre fait la copie d'un tableau qui l'éblouit d'autant plus qu'il en reste désespéré ? On ne peut savoir avec un tel homme plein de plongées, de méandres, de labyrinthes, de coups de sonde. Je t'entends me dire dans notre auberge de Soumoulou : « *Il eut fait un subtil hérésiarque.* » Tu as mon accord là-dessus. Et peut-être qu'enseigner la philosophie dans quelques-uns de nos collèges, aura-t-il considéré cela comme de la plume dans le vent-alors qu'il lui était permis, au départ, d'espérer gravir toujours des Thabors.

En tout cas, dans le temps où se renouvelait notre tenue ecclésiastique, et que beaucoup protestaient que la première condition pour ne pas changer d'âme, c'est de ne pas changer d'habit - j'aurais vu l'abbé Bernard revêtir avec indifférence la blouse grise d'un livreur de Félix Potin : d'abord, à l'intérieur de notre collège ; puis s'y attacher jusque dans ses sorties. À croire qu'il voulût nous faire sentir comme un goût d'absolu moral, sous ce tablier de misère. On songeait à Pascal : « *Ce tablier, c'est une force.* »

Je voudrais finir sur ce confrère en rappelant combien il admirait les *Pensées* de Joubert qu'environ 1950 il ne connaissait pas encore. Je lui avais prêté mon exemplaire, en l'invitant à souligner ce qu'il lui plairait. Je me souviens de

son crayon en bleu pâle et de quelques rares traits, par endroits, comme on se confie à voix basse. « *Ayons le cœur et l'esprit hospitaliers.* » J'avais aimé que ces quelques mots ne lui aient pas échappés tel un rappel, un ordre à soi-même. Et toi aussi, Jacques, oblige-toi à cet abandon du cœur, un soir, devant les *reliquiae* de ton maître enfin rassemblés. Je te vois d'ici dans ta solitude. Tu viens d'allumer deux bougies de cire dans des chandeliers d'argent - te ménageant l'une de ces veilles de l'esprit comme j'en connus autrefois et comme si les textes que l'on va découvrir, l'Ange les avait marqués des sept sceaux. Et je veux croire qu'elles le sont les homélies de l'abbé Jean Bernard à travers lesquelles il provoquait, non seulement chez les élèves, mais dans le corps professoral, le vertige du meilleur. Puisses-tu les retrouver d'abord, puis les faire connaître. Il y court la scintillante beauté des formules. Silex scintillans. J'ai noté la date de la dernière que j'entendis, le 8 juin 1968.

Deux bougies de cire dans des chandeliers d'argent. Enfantillages, diront certains. Qu'importe ! Si ce doux cérémonial d'accueil et de lecture qu'ici je te propose, me l'inspirent ces versets de l'Apocalypse où l'on attend (et entend) l'ami qui va frapper de nuit à notre porte -et qui frappe. *Noctes vigilare serenas.*

Je viens de me relire. Vraiment la note cléricale imprègne mon discours. Elle en fait l'unité de son. Et si tout ce qui va suivre allait s'achever en homélie ?

Nous sommes donc au moment où tu quittes Saint-Jo, dans l'incertitude sur toi-même. C'est l'époque où certains démarcheurs de grandes librairies parisiennes visitent nos presbytères. Et tout à coup, où s'alignaient les formidables *opera omnia* massivement dorés d'un Bossuet, d'un Bourdaloue ou du père Suarez encore, le Grenadin, qui écrivait en latin, on ne voit plus que de faciles encyclopédies

dont la couverture de brillance tient du carreau de formica. Quant aux braves curés d'alors, ils s'en frottent les mains : « *Une affaire !* », comme ils disent. Mais toi, que j'imagine déjà semblable à ce personnage de Valéry Larbaud qui ne trouve rien de plus curieux que les livres qu'on ne lit plus, pourquoi faut-il que loin de ce trafic à petits frais dont tu pourrais faire si bien ton profit, tu te trouves modeste surveillant d'étude rivé à sa chaire de Saint-François de Mauléon ? Pourquoi ? Permits-moi de raisonner ici comme Bossuet. Et comment ne pas se sentir à l'aise à l'ombre d'un tel maître ? De même qu'il nous oblige d'admettre que Dieu ait déchaîné les révolutions d'Angleterre pour sauver l'âme de Mme Henriette, permets-moi d'écrire que tu es à Mauléon pour que François Mauriac puisse répliquer bientôt à Pierre Sabagh : « *Ah si je pouvais vous répondre à tout comme un frère Magendie.* »

Je m'explique. C'est bien dans la salle d'étude de Mauléon que tu vas te plier à la sage économie des heures longues ; distiller le meilleur de la littérature française aux alambics de la monotonie ; que tu vas gaspiller toute une menuaille de savoir, en écureuil de l'esprit ; que, sans même t'en apercevoir, tu vas faire de toi un individu potentiel - c'est-à-dire capable de passer, en te jouant, des examens tels qu'ils te permettront, entre autres choses, de régenter deux cent cinquante agents des Postes à Argenteuil : tiens ! les pêches d'Argenteuil que Chardin fit tant de fois poser devant lui pour nous en livrer les passages, du pourpre au violet, qui le sait encore ? Mais toi, Jacques l'universel, grâce aux heures obscures et longues de Saint-François de Mauléon.

Jacques l'universel dans le temps où avec tes frères Louis-Jean et Pierre, vous teniez en haleine toute la France, à travers l'Homme du XXe siècle. Et notre imagination s'en trouvait d'autant plus exaltée que, dans la France économe

de 1962, une multitude de chances ne vous était pas donnée de décrocher la timbale, comme il arrive quotidiennement aujourd'hui avec mille jeux du type Tourner-manège, qui ne rassemblent certes pas, pour les diriger, un Pierre Sabbagh, un Léon Zitrone, un Pierre Tchernia devenus soudain tes amis. Parmi tant d'articles de la presse consacrés à votre aventure, je revois une photo du *Figaro Littéraire* où, comme de modernes jansénistes, vous apparaissez toi et tes frères sur fond de je ne sais quelle estampe de Port-Royal - devenue saisissante par la magie de l'agrandissement. On s'apprête à vous interroger sur Pascal. Et vous êtes là côte à côte, tellement stricts et sobres dans votre mise, qu'y trouverait presque son compte le pinceau pénitent de Philippe de Champaigne. Aujourd'hui, pour que des hommes de trente ans répondissent avec le même brio qui fut, alors, le vôtre, j'imagine qu'il faudrait substituer à Pascal quelque saltimbanque de l'espèce de Claude François ou Johnny Hallyday. La chute est considérable. Je devine combien Mauriac, en face de son petit écran, dut frémir de cette mise en scène dont la sévérité en noir et blanc convenait si bien à cette Thésaïde que nous ne savons plus voir que dans sa lumière d'orage. Autant de choses qu'il recueillerait, la semaine suivante dans sa rubrique : les *Hasards de la fourchette*, miettes échappées d'une table dont sa plume faisait tout l'esprit, le soir, à l'heure du repas, où la télé devenait soudain de grande écoute. D'où un début de correspondance avec toi, Jacques, et tout de suite suffisamment d'admiration pour que te soit adressé l'exemplaire de luxe n° 1 du *Sang d'Atys*-ouvrage qu'il plaçait au sommet de son œuvre et dans lequel il me plaît d'accorder au murmure des pins quelque chose du chœur antique : d'autant plus redoutable que sous prétexte de nous conduire, il conspire contre nous.

Ce geste de Mauriac, inattendu, alors qu'il voyait dans toute amorce de correspondance, tout courrier, l'empêchement le plus grave à son travail ; ce salut fraternel à ton adresse, voilà qui balance dans mon esprit tous les honneurs que peuvent conférer les Républiques et les princes. Et pourtant, au sortir de tout cela, tu ne t'attarderas pas dans Pau en petit maître tapageur ; préférant te replonger vite, jusqu'à l'oubli, dans les univers assoupis de ta bibliothèque. Donc les années passent comme si tu n'existais plus - mais, à travers les Archives, tu visites savamment toutes les paroisses. Mais, dans chacune d'elles, tu écoutes l'instituteur et le curé. Mais tu forces avec persévérance les portes de bibliothèques bien gardées. Mais tu tires des sonnettes - et tout cela un peu comme si tu te disposais à écrire un autre Montailou, village occitan. Mais tu établis des arbres généalogiques avec l'amour de qui aurait connu les baptêmes, les noces, les carnivals, les tueries de cochons et les torrents à truites de ces familles- là. Mais tu te constitues une collection de daguerréotypes - du temps où l'on vous baptisait Léonidas ou Zulmire, Hégésippe ou Herminie, Paternelle ou Vitalie - bref autant de prénoms si nobles ou graciles, délicats ou rustiques qu'il faudrait que les accompagnent à la fois le brevet de la pompe à sulfater inventée par le cousin Théodule, la gandourah de l'oncle Auguste achetée à Constantine, le châle indien de sa femme Léocadie, ou encore les lettres d'amour aux majuscules enrubannées de la grand-mère Athénaïde. Oui tout un ensemble qui plaide sans mots inutiles en faveur d'un savoir-vivre héroïque et laborieux, pudique et romanesque, que l'on ne retrouvera plus. Et c'est alors, à remuer tout cela sous la lampe de deux ou trois heures du matin, que tu rêves.

Tout à coup, tu l'as senti avec tous ces mais que j'y multiplie, ma prose vient de s'accélérer au risque de briser quelques

dents d'engrenage. Tant pis, car voici que je couvre la seizième page de mon discours, et je n'ai pas prévu d'aller au-delà.

Cher Jacques, je songe à ce matin du 18 décembre 1993 où pensée combien délicate-Daniel Arango a retenu pour un colloque sur mes poèmes la vieille salle d'étude de Saint-Jo. Or voici que, armé dans tes flashes, tu te démènes à me cadrer pour toujours sur fond de tableau noir. Et, qu'il y reste encore un peu d'algèbre mal effacée ou encore, sablier à l'horizontale, le chiffre huit de l'infini - quelle malice que tu aies voulu que mon petit triomphe de ce matin-là se découpe de façon si précise sur ces trois lettres x, y, z : ces trois lettres sans mots ni patrie qui me valurent tant de déboires. Telle fut la photo d'ouverture de ce colloque et de notre naissante amitié.

À mon tour, laisse-moi fixer ton image pour nos amis du parlement de Navarre ; et, pour cela, choisir ce moment où le soir a une façon à la fois très douce et très ancienne de tomber. Minutes où je te vois, entre sa fenêtre crépusculaire et le rapide escalier en vis, pareil au petit philosophe de Rembrandt. Et, comme lui, tu es penché devant quelque robuste in-quarto de ce *Premier des Livres* où l'on trouve de l'histoire, des recueils de lois, des généalogies, des mémoires d'entrepreneur, des journaux de voyage, de la poésie, des récits romancés, des aventures picaresques et presque policières, et aussi de la sagesse. Ou plutôt la Sagesse-en laquelle saint Jérôme voyait la collaboratrice du savoir. Dès lors retenons ici notre souffle. Car depuis le temps que tu la loges cette assistante, cette collaboratrice de l'ascétisme affable et cultivé qui te caractérise, pourquoi ne pas imaginer que nous puissions l'entendre en train de descendre idéalement jusqu'à toi, la lampe à la main, par l'escalier taciturne dont je parlais un peu plus haut ? Et sans doute y a-

t-il un peu d'elle qui va maintenant s'exprimer à notre adresse, par ta voix. ■

Discours de remerciements de Monsieur Jacques Magendie, nouvel académicien

Monsieur le président, chers confrères,

Je vous sais tout particulièrement gré de la promotion que vous venez de m'accorder en m'accueillant en tant que membre titulaire de l'Académie de Béarn.

Je me conforme d'autant plus volontiers aux remerciements d'usage que votre choix se porte sur un Béarnais qui n'a pas publié d'étude importante sur notre chère province. Plus que nul autre, j'apprécie donc, à sa juste valeur, le prix de vos suffrages.

Chers parents et amis, messieurs les officiers généraux, mesdames et messieurs, cher Jean,

Je ne suis pas sûr que tu m'aies mis en position facile avec la fin de ton émouvante évocation de la sagesse. Tout le monde l'aura perçue dans ton beau texte, mais je crains qu'elle ne se

soit empressée de s'enfuir précisément par l'escalier de service dès qu'elle m'a vu te succéder. Car la différence entre nous est notable, et pas seulement par les quelques années qui nous séparent. Faut-il rappeler que notre première rencontre remonte à plus de soixante ans ? En cette sinistre année 1940-1941, le jeune cinquième que sa famille inconsciente avait cru bon d'interner à Saint-Joseph de Nay ne connaissait rien du talent poétique du philosophe Jean Bégarie, mais tous les élèves savaient qu'il était le meilleur sprinter du collège. D'ailleurs, ne nous en donnait-il pas la preuve quand petits et grands étaient rassemblés dans la cour d'été ? Nous le voyions s'élancer à travers le champ qui nous séparait de la ferme Bonnassiole et s'envoler en un bon extraordinaire pour atterrir dans notre infâme sautoir. Je le soupçonne, ce grand spirituel, dont les lectures sont infinies, d'avoir déjà médité les propos de Jean Tauler, le grand mystique allemand du **XIV** siècle : *« C'est comme un homme qui veut exécuter un grand saut : plus il veut sauter loin, plus il recule d'abord ; il a ainsi de l'espace et un élan qui lui permettent de sauter avec d'autant plus de force : de même, l'homme doit-il se tenir pour coupable et se placer bien loin en arrière, et du fait qu'il se tient ainsi, plus en arrière, son saut le portera avec plus de vigueur et plus en avant en Dieu. »*

Hélas ! Les convenances ecclésiastiques ont empêché Jean Bégarie de donner sa pleine mesure en athlétisme, comme plus tard en rugby. Heureusement, ce saut qui mène à Dieu, il le découvrira dans l'exercice modeste d'une poésie difficile, enchaîné qu'il fut, pendant trente ans, à la chaire de l'étude des grands de Saint-Jo, après l'échec de *« Ma classe de 6^e »* qu'il nous a si joliment conté, il y a quelques mois.

Tu viens d'évoquer longuement, cher Jean, le souvenir du supérieur de l'époque, le chanoine Bergerou qui avait succédé au chanoine Pébroc, subitement décédé fin 1942. Je les ai

connus tous deux, mais beaucoup mieux Bergerou que Pébroc : c'est même par lui que j'ai la première fois entendu parler de l'Académie de Béarn (c'était vers 1945) : il se réjouissait d'y avoir été élu. Je ne sais pas s'il serait très heureux d'avoir à travers moi un si indigne successeur. Mais je suis sûr qu'il aurait beaucoup apprécié ton discours. Le chanoine Bernard aussi... J'avais été heureux de l'entendre nommer lors de la précédente réception académique. C'est le seul professeur que M⁶¹ Dupleix avait jugé bon de citer parmi ses maîtres, et il retenait à la fois le philosophe et le musicien. J'étais malheureusement bien incapable de tirer de cet enseignement le même profit que notre éminent confrère. J'ai quand même été heureux de constater qu'à travers quelques années de distance, nous pouvions nous réclamer, l'un à Saint-Jo, l'autre à l'Immaculée, du même professeur de philosophie, du maître qui nous a le plus marqués.

Je ne vais pas te contredire, cher Jean, quand tu t'attardes sur le succès national de « L'Homme du **XXe** siècle ». En cette lointaine année 1962, où il n'y avait qu'une seule chaîne de télévision, des académiciens comme François Mauriac ou Jean Dutourd consentaient, dans leur tribune télévisée, à se faire écho de la gloire heureusement bien passagère, des frères Magendie. J'ai essayé vainement de te freiner : « *C'était il y a quarante ans !* » Le monde a bien changé depuis et même les frères Magendie : le benjamin Pierre nous a quittés il y a dix-huit ans, mon frère Louis Jean venait d'avoir sa troisième fille Elisabeth, ma belle-sœur Christiane lui a donné ensuite trois beaux garçons qui sont eux aussi parmi nous. Ils sont entourés aujourd'hui de treize petits-enfants dont quelques-uns ont eu la gentillesse de venir s'associer à la joie du grand-oncle.

Comment en étions-nous venus, mes frères et moi, à cet épisode télévisuel sans lendemain ? Sans doute par un récent

intérêt pour ce médium nouveau pour nous, mais celui-ci avait été précédé par une passion frénétique pour le cinéma qui est toujours allée de pair avec celle de la photographie : photos que nous prenions de la famille ou des voyages, photos aussi héritées de nos ancêtres.

Lorsqu'il y a treize ans, l'association Henry IV 89 organisa un concours de « fidélité aux racines », j'employai les premiers mois de la retraite à composer un mémoire sur la famille Magendie-Carassus. S'il fut primé, c'est sans doute que j'y entremêlais documents d'archives et photos de famille. Peut-être ce goût me vient-il de ce que, dans la vieille maison de Lescar, flatteusement décrite par Georges Saint-Clair, j'ai la chance de posséder quelques photos anciennes : beaucoup ont été achetées mais nous avons conservé le portrait de nos arrière - arrière-grands-parents. Presque sur un daguerréotype de 1855, le seul exemplaire connu des ateliers palois de cette époque. Mme Christine Juliat, notre archiviste municipale, a tenu à le faire figurer à l'entrée de l'exposition de février dernier « *Après de mon arbre* ». C'était la première fois que ces pauvres ancêtres voyaient autant de monde !

Sans doute, la contemplation de ce daguerréotype familial est-elle à l'origine de la quête poursuivie depuis une quarantaine d'années pour l'accompagner d'autres images de même nature.

Et, comme les daguerréotypes étaient rares à l'époque sur le marché, mon attention fut vite attirée par ces vieux albums de famille du **XIXe** siècle dénichés en brocante ou en salle des ventes. Il m'arrive parfois d'essayer de reconstituer ces familles égarées et même de retrouver des descendants, trop heureux de récupérer cette portion de leur héritage.

Cet amour pour la photo allait de pair avec le culte du cinéma. En 1953, à Enghien où j'avais été affecté par l'administration des postes, le jeune cinéophile que j'étais fut

sollicité par le ciné-club local pour présenter des films. On me fit débiter par un film des plus difficiles que l'on venait de redécouvrir, la sublime *Règle du jeu* de Jean Renoir.

Ces présentations de films étaient parfois enrichies par la présence sur scène du réalisateur ou des acteurs. J'en ai connu de très jeunes, parfois à leur premier film : Adamo dans *Les Arnaud* Dany Carrel dans *Porte des/i/as*. D'autres, à la fin de leur carrière. Comment ne serait-on pas impressionné d'avoir à présenter sur scène la grande Mary Marquet, encore toute auréolée des succès d'une longue vie très agitée ? L'ancienne maîtresse d'Edmond Rostand venait, ce soir-là, vanter le talent de son réalisateur Jean-Paul Rappeneau dans *La vie de château*, son premier film devenu un classique, le même Rappeneau réalisateur vingt-cinq ans après de *Cyrano de Bergerac*.

La séance la plus émouvante fut pour moi la présentation du *Franciscain de Bourges* en présence du réalisateur et de tous les personnages du récit. Autant-Lara fut bien discret ce soir-là. Il est vrai que ce film de commande, honnêtement réalisé, lui ressemblait peu, mais la personnalité du gros franciscain allemand, le frère Alfred Stanke, vêtu de sa bure et qui allait décéder tragiquement quelques mois plus tard, illuminait la soirée. Nous avons tous l'impression d'être non seulement en face d'un grand héros de la Résistance mais également d'un saint.

D'autres soirées furent bien différentes. Certaines familières comme mon dialogue avec un encore jeune réalisateur de la Nouvelle Vague comme Philippe de Broca qui présentait *Les tribulations d'un Chinois en Chine*. Un autre soir, il fallait essayer de pénétrer avec Robbe-Grillet, alors au sommet de sa gloire, dans les labyrinthes de *L'année dernière à Marienbad* dont il avait écrit le scénario réalisé par Alain Resnais.

Cette activité dura une quinzaine d'années. À partir de 1968, les présentations de films s'espacèrent et l'activité syndicale me laissa peu de loisirs.

Tous ceux qui connaissent Georges Saint-Clair savent ses flatteuses amitiés au sein de notre sœur aînée, la prestigieuse Académie française. Il y est très apprécié, en particulier des redoutables gauchistes que sont Michel Déon et Maurice Druon ou encore son cher Jean Dutourd ! On ne s'étonnera pas que l'abbé Bégarie n'ait pas insisté sur l'aspect syndical de la carrière professionnelle de son ami. On ne peut même que lui être reconnaissant de n'avoir pas parlé d'un monde si éloigné de l'univers de Saint-Jo et de toute référence poétique. D'ailleurs qui donc pourrait s'intéresser, en-dehors d'un producteur de France-Culture ou d'un directeur de Recherches aux Hautes études en Sciences-Sociales à l'évolution syndicale d'un militant fidèle durant trente-cinq ans à la même bannière CFTC-CFDT mais qui, en toute logique, ayant été exclu d'une CFDT qui avait viré de bord, créa avec ses camarades de la région parisienne CFDT-PTT, une nouvelle organisation syndicale : Solidarité-Unitaire-Démocratique ?

Puis-je me permettre de retracer, très rapidement, les étapes de cette aventure syndicale ? Jeune agent d'exploitation, je suis précipité dans un comité de grève lors de la fameuse grève nationale d'août 1953, ce qui est pour moi l'occasion d'adhérer à un syndicat : la CFTC. Mon engagement a augmenté à partir de 1963. On préparait la déconfessionnalisation du syndicat et tout s'est accéléré en 1968. En mars de cette année, l'Union départementale CFDT se constitue et au soir du congrès, je me trouve élu président, et je le resterai une quinzaine d'années.

Les événements de mai-juin 1968 sont pour les postiers d'Enghien très durs par suite de l'occupation, de jour et de

nuit, de leur bureau en raison de l'incompréhension du receveur, opposé au mouvement. Je suis amené, peu après, à prendre le secrétariat du tout nouveau Syndicat des postiers CFDT du Val d'Oise et je resterai au service de ce syndicat jusqu'à ma retraite. Après quatorze ans de détachement syndical, voulant reprendre du service, je suis nommé receveur hors classe-chef de division à Argenteuil-Principal, c'est-à-dire adjoint au receveur du bureau le plus important du département. En 1988, je fais valoir mes droits à la retraite et l'administration m'accorde l'honorariat de chef de centre hors-classe. Jean Bégarie a longuement évoqué ma passion pour les livres. Ils envahissent la maison familiale de Lescar qui n'en peut mais.

Les albums de photos viennent maintenant contribuer à cet encombrement irresponsable. Cette passion commence à être connue, j'ai été amené à faire des causeries sur ce sujet et même, parfois, à en écrire. Ainsi, j'ai eu l'honneur de collaborer au monumental ouvrage publié par notre consœur Hélène Sorbé sous le titre *Pyrénées-voyages photographiques de 1839 à nos jours* », ouvrage qui restera longtemps la bible en la matière.

La photo du Second Empire reste ma grande passion, mais il faudrait être plus jeune pour entreprendre les recherches nécessaires afin de sortir de l'oubli tous les photographes méconnus de cette époque en Béarn.

Quelques étudiants en histoire ou en histoire de l'art commencent à s'intéresser à ce terrain encore un peu près vierge. J'ai pris plaisir à en encourager certains mais ils sont encore trop peu nombreux. Après une maîtrise et un DEA sur la photo ancienne, un jeune étudiant palois, Sébastien Schaller, commence une thèse sur « La photographie au Pays basque ». Puis former le vœu que d'autres chercheurs partagent la même curiosité et la même passion pour faire

progresser nos connaissances sur les pionniers de la photographie en Béarn d'il y a cent ou cent cinquante ans ? Ils ont laissé des images très intéressantes au point de vue esthétique qui sont les témoins incontournables de la vie de notre chère province au milieu et à la fin du **XIXe** siècle. Nous nous enrichirons à leur contact.

Et comment mieux terminer que par un de ces poèmes à voix basse et pour soi-même dont Georges Saint-Clair a le secret ? Hé oui ! voici revenu, avec la rentrée des classes pour mes petits-neveux et petites-nièces « le temps de Noé ».

J'aime à reprendre au
temps qui passe La
gomme étroite du
plumier
Le tableau noir dont
l'autre face
Fut mon ardoise
d'écolier.

Ô vieil octobre syllabe
Abécédaire de silence.
Où page à page, on épelait
De l'ANE au ZÈBRE (mais sans l'ARCHE).
Les amis de bord de Noé.

Je vous remercie.

(1) Semons de Tauler, tome II-Desclée et
(?), 1935, pp. 60-61

